

Québec français



Entrevue avec Calixte Duguay Le chantre de l'Acadie

Monique Noël-Gaudreault

Number 147, Fall 2007

Rimes et rythmes : enseigner la poésie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2007). Entrevue avec Calixte Duguay : le chantre de l'Acadie. *Québec français*, (147), 58–58.

Entrevue avec Calixte Duguay

Le chantre de l'Acadie

propos recueillis par Monique Noël-Gaudreault

Comment êtes-vous devenu poète ?

Je ne suis pas poète, mais auteur-compositeur-interprète ! C'est un métier comme un autre ; j'aurais pu couper du bois... Un poète mange, dort, parle en poète. C'est une façon de vivre. Comme ancien professeur de littérature, j'ai une définition plus large de la poésie.

De tout temps, la littérature s'est accompagnée de musique. J'ai publié un recueil de poèmes en 1975, et il s'est bien vendu. C'est parce que j'étais déjà connu comme compositeur ; la poésie, seule, est difficilement vendable.

Très tôt, vers l'âge de quatre ou cinq ans, avant même d'apprendre à lire, j'ai commencé à faire de la musique. Mon frère aîné jouait de l'harmonium ; il m'a enseigné le solfège et m'a aussi appris à lire la musique.

J'ai toujours été attiré par les mots et la musique. J'ai beaucoup lu. Je crois que je suis un écrivain égaré dans la chanson. Si j'écris des chansons, c'est pour communiquer. Prenez un texte dans un tiroir : il n'existe pas, tant que quelqu'un ne le lit pas ou ne le chante pas.



En quoi la poésie et la chanson diffèrent-elles ?

La poésie utilise un chemin plus ou moins long pour dire les choses. Le langage y est moins directement compréhensible, parfois même ésotérique. On y trouve des images surréalistes. La poésie laisse travailler l'imagination de celui qui la lit ou l'écoute. Victor Hugo, précurseur des symbolistes, Rimbaud, Verlaine et Mallarmé utilisent des raccourcis, des impressions. Pour les poètes, il s'agit de créer autre chose que le quotidien. Cela a à voir avec une certaine quête d'absolu. Pour Stéphane Venne, la chanson est faite d'émotions plutôt que de réflexion. Pourquoi pas les deux ? La chanson est plus accessible, même s'il y a des exceptions. Par exemple, ma chanson « Plus jamais la mer », chantée par Lina Boudreau, est d'abord écrite au premier degré. Elle parle de mon père qui était pêcheur et du moratoire sur la morue, mais, comme toile de fond, elle évoque aussi les grands thèmes de la littérature universelle : la vie, la mort, l'amour. La poésie en fait autant, mais de façon différente. « Les aboiteaux » n'est pas une chanson facile non plus, et pourtant, les gens l'écoutent depuis 25 ans.

Comment écrivez-vous vos chansons ?

Le matin, quand j'ai besoin de m'exprimer, je m'assois à mon piano et j'improviser. J'écris quand il me vient une ou plusieurs idées, quand j'ai une émotion à exprimer. J'ai écrit 500 chansons, dans toutes sortes de lieux et dans toutes sortes de circonstances. J'ai même écrit deux comédies musicales avec Jules Boudreau. Ce sont les seules fois où je me suis astreint à me commander à moi-même deux chansons par semaine, même si je savais qu'il s'agissait là d'un objectif irréalisable. Comme le milieu est petit, je devais souvent me renouveler. Parfois, c'est par la musique que je commence ; parfois, c'est par les

mots. Une phrase me vient, je me fais une musique et après, j'écris le texte. Pour la chanson « Lamento », j'ai écrit six mélodies différentes. C'est plus facile pour moi d'écrire des mélodies, mais dans la chanson, la musique sert de support au texte ; elle ne doit pas distraire ceux qui écoutent le texte. J'avais une musique écrite pour une chanson antimilitariste qui dormait dans un tiroir. Plutôt que de parler de guerre, j'ai préféré parler de ce que je connaissais : j'ai utilisé cette musique pour construire le texte de la chanson « Les aboiteaux ». Toute musique est inspirante si elle est bonne.

Parmi vos chansons, pouvez-vous en nommer deux ou trois que vous aimeriez que l'on enseigne à l'école (si cela ne se fait pas déjà) ? Pourquoi ?

La chanson « Les aboiteaux » a déjà figuré, il y a quelques années, dans une trousse destinée aux écoliers, à côté d'Yves Duteil (« C'est une langue belle ») et de Michel Rivard (« La langue de ma vie »), et j'en suis très honoré. Il y a aussi « Pays imaginaire », une chanson récente, de mon prochain disque qui va sortir bientôt. Enfin, je dirais « Bateau fantôme », jamais endisquée et un peu impressionniste.

Il est certain que j'aime communiquer. J'ai besoin qu'on m'écoute ; c'est un besoin légitime pour tout être humain. La chanson, la bonne chanson, peut avoir une valeur littéraire, même sans musique.

Qu'aimeriez-vous ajouter ?

La chanson est un médium privilégié pour rejoindre les jeunes. Toutefois, il ne faut pas les rebuter avec des textes qui vont plus « haut » que leur entendement.

Depuis trente ans, un peu partout au pays, je donne des ateliers d'écriture de chansons. Bientôt, j'en présenterai pendant dix jours dans deux écoles du Nouveau-Brunswick, à partir de la 9^e année, dans le cadre de la Semaine de la fierté française. Les élèves vont donc écrire et enregistrer leur chanson.

Il m'est impossible d'être d'accord avec Serge Gainsbourg quand il dit que la chanson est un art mineur. Au même titre que le théâtre, la poésie ou le roman, la chanson est un genre noble.